



## Patte d'ours

Par Charles Lizon.

A mon ami G.-J. Dumas.

### I

Les trois saints de glace : saint Mamert, saint Pancrace et saint Servais sont fort redoutés dans nos montagnes. Ce sont eux qui endossent d'ordinaire tous les dégâts que la lune rousse peut commettre dans les vergers. Saint Pancrace paraît cependant être plus conciliant que ses deux collègues en béatitude, et il pousse la bonne volonté jusqu'à partager la journée, à lui vouée par l'Église, avec sainte Flavie.

Les habitants de Pierrecourt, qui sont des gens pieux, à cause de cela sans doute, ont choisi sainte Flavie pour patronne de leur village. Ils ont dû se dire que son intervention obtiendrait quelque commisération à leur égard de la part des saints si redoutés.

Les évènements ont paru jusqu'ici confirmer cette croyance, car alors que les gelées tardives ternissent souvent dans leur fleur les plus belles récoltes de fruits des alentours, chaque année à Pierrecourt, les cerises donnent une eau-de-vie excellente, une des meilleures des Vosges. Et comme il y a des années et des années que les bonnes gens de Pierrecourt ont voué ce culte à sainte Flavie, qu'ils s'en sont bien trouvés, ils ont cent fois raison de ne pas changer de patronne.

La fête de la sainte tombait cette année là un beau dimanche de mai. Ce mois poétique voué au culte de la Vierge et que nos ancêtres baptisèrent, il y a cent ans, du gracieux nom de floréal. Jamais il ne l'avait mieux justifié. De telle sorte, pouvons-nous dire, que si l'usage de le nommer ainsi est tombé en désuétude, on aurait dû le conserver dans la vallée fleurie où Pierrecourt égrène ses chaumières au bord du Bagnolet et le long de la route argentée qui va de Metz à Besançon. Alors surtout que les cerisiers fleurissent et que la vallée apparaît comme un jardin immense piqué d'énormes buissons de fleurs d'un blanc à peine rosé.

Dès le samedi 11 dans la journée, on travaillait fort et ferme dans tout Pierrecourt pour les apprêts de la fête du lendemain. Les ménagères plumaient des volailles, pétrissaient des pâtes, mettaient les gâteaux au four, tiraient les jambons des cheminées, le vin des tonneaux, vidaient des poissons et d'innombrables

écrevisses périssaient dans des flots de court bouillon. Les jeunes filles préparaient leurs plus fraîches toilettes, paraient la maison, car partout on attendait des parents, des amis. Il fallait que tout fût prêt à souhait pour recevoir dignement ces hôtes d'un jour.

Les plus pauvres, qui ne devaient avoir que quelques rogatons de ces festins en étaient aussi heureux que les plus fortunés, car les gens de Pierrecourt sont charitables et chez eux, dans toute fête, les malheureux ont largement leur part.

La maison la plus animée du village était certainement celle à l'enseigne du « Grand-Cerf ».

La mère Pétronille avait, à dix lieues à la ronde, la réputation de rôtir un poulet mieux que personne, ses pâtés de viande étaient exquis et elle faisait des matelotes de truites à en faire venir l'eau à la bouche de tous les gourmets d'Épinal.

Aussi quel coup de feu ! Les servantes bousculées, ahuries d'avance, en eussent perdu la tête - on ne les embauchait guère que pour ces jours-là - si sa fille Flavie ne se fût trouvée présente pour veiller à tout, indiquer à chacune d'elles sa tâche ; tandis que la maîtresse de céans, rouge d'animation et du feu de ses fourneaux, ne savait plus qui entendre au fort de tout son travail.

Le père Bastien, le chef de la maison, s'occupait lui des liquides et dans son cellier, à portée de la main, tout se disposait avec calme et méthode. Là les liqueurs, ici le Thiaucourt, plus loin le vin gris de Dompaire et puis les sirops, les tonnelets de bière mis en perce. Foin de ces pompes à pression, invention trop moderne et point digne des gens de Pierrecourt.

Flavie, dont la fête se confondait avec celle de la patronne du village, trouvait du temps pour tout faire, et devant la porte, à l'ombre de la maison, avait placé une planche molletonnée, et les bras nus, très attentive, sans fièvre repassait sa robe blanche. Elle aiderait certes dans la maison tout le long de la journée du lendemain, mais le soir elle irait à la danse, au dansoir de la fête.

De la place où elle se tenait, on entendait les garçons, qui avaient loué le droit au bal, clouer les planches, les traverses. On les voyait tendre la toile, poser les bancs le long des barrières et par moments, Giraud, le cornet à piston de la bande, s'essayait dans une ritournelle de quadrille.

Tout à coup au détour du chemin, le père Jacob, le facteur rural, son képi militairement incliné sur l'oreille, son haut bâton à la main, sa blouse bleue entr'ouverte, s'avança vers la maison, tirant une lettre de sa sacoche de cuir.

- Pour vous, Mamzelle Flavie, dit-il en la lui tendant.

- Pour moi ? fit la jeune fille rougissante et intriguée.

- Oui dà, d'Épinau !

- D'Épinal !

Et regardant la suscription, Flavie, qui avait vingt ans, qui était blonde, qui était fraîche, rougit jusqu'à la racine des cheveux.

- De votre amoureux, je parie ? dit le facteur en souriant.

- Vous accepterez bien un verre de vin, demanda Flavie sans lui répondre.

- Certes! fit le bonhomme. Car il fait diablement chaud.

Et comme Flavie empressée le lui rapportait sur le seuil :

- A votre santé, à celle de votre amoureux, Mamzelle ! Sans vous contredire, il aura de la chance, le gaillard-là.

Puis saluant militairement, le facteur reprit sa tournée.

La lettre, qui lui avait été remise, brûlait les doigts de Flavie. Elle l'avait glissée dans sa poche, sans que personne ne la vît, et laissant là son réchaud, ses fers, sa robe blanche, elle s'en fut à l'angle de la maison pour la lire toute à son aise, loin de tout regard indiscret.

Elle s'était à peine éloignée que la mère Pétronille, quittant un instant ses fourneaux, vint sur le pas de la porte et sans doute ayant vu, malgré la fièvre de ses apprêts, le facteur rural faire halte devant sa porte, se mit à appeler.

- Eh ! Flavie ! Où donc es-tu pour laisser ainsi ta robe au vent et tes fers se refroidir ?

Mais Flavie ne répondait pas et la mère Pétronille, qui, disait-on, avait des yeux derrière la tête, s'empressa de faire le tour de son immeuble et dans le jardin près de la maison son œil attentif découvrit vite la jeune fille.

- Que fais-tu là Flavie ? demanda-t-elle.

- Je viens, répondit sa fille sans trop répondre.

- Tu laisses tes fers se refroidir ! Pourquoi ?... Tu ne me réponds pas, continua la mère Pétronille. Et un peu irritée déjà, la regardant en face : Tu as reçu quelque nouvelle de là-bas ?

- Mais... balbutia Flavie.

- Tu me le cacherais en vain ! Le père Jacob t'a remis une lettre tout à l'heure et c'est encore de Jean, je parie ?

- Maman... je vous en prie...

- Il n'y a pas de maman qui tienne. Il t'écrit qu'il vient demain, n'est-ce pas ?

- Le père l'a invité !

- Oui il l'a invité et il a eu tort ! Tu sais ce que je vous ai dit à tous deux, reprit la mère avec une autorité peu commune. Vous vous êtes fourrés dans la tête, ton père et toi, que je te laisserais faire la cour par ce mauvais gendarme. Je ne veux pas de ce garnement là, ici, entends-tu bien ?

- Et pourquoi? N'est-ce pas le filleul de mon père ?

- La belle raison ! Un mauvais petit pâtre de jadis, quasiment un enfant trouvé, élevé par charité par les gens de la commune, qui n'a pas un sou vaillant et qui, après son service militaire, est devenu gendarme pour ne pas durcir ses mains à la charrue !

- C'est un bon sujet, aimé de ses chefs.... proposé pour la médaille militaire au 14 Juillet.

- Un beau coco, un gros plein de soupe !

- Maman, je vous en prie.

- Je dis ce qui me plait ! Et qu'est-ce qu'il t'a écrit ce Monsieur ? Qu'il viendra demain ?

- Oui c'est ce qu'il dit.

- Eh bien, s'il vient, tu lui diras de ma part d'aller faire la fête ailleurs que chez nous. Je ne veux pas qu'il soit des nôtres et si tu ne lui fais pas la commission c'est moi qui m'en charge et ce ne sera pas par quatre chemins que j'irai pour lui faire savoir : que la Flavie du Grand-Cerf ne sera jamais sa promise à ce gendarme, à ce porte-culottes.

- Sûrement, vous ne lui ferez pas cette injure, ma mère, dit la jeune fille suppliante.

- Tu le verras bien ! Et dans tous les cas s'il veut te conter fleurettes... j'y veillerai.

- Et comment ? interrogea Flavie toute émue.

- C'est Luigi Arbello, qui veillera !

- Luigi... Luigi ! Vous m'avez donc promise à la patte d'ours.

- La patte d'ours, ma fille, assura ponctueusement dame Pétronille, est un habile homme, un économe, un travailleur, un garçon qui restera dans le pays une fois marié. Oui, il sera mon gendre et non cette espèce de ripailleuse de Jean !

Et comme Flavie pleurait :

- Laisse-là tes larmes, fit la mère courroucée de sa résistance à ses projets. Retourne à ton ouvrage comme je vais au mien.

Flavie, toute angoissée de l'affront que sa mère voulait faire à son amoureux, retourna à sa tâche. Mais si par habitude ses fers se promènèrent sur l'étoffe blanche, bien des pleurs tombèrent sur ses mains, car ses pensées étaient ailleurs. Elles allaient vers Jean, vers le beau gendarme, comme on l'appelait, auquel elle s'était attachée depuis son enfance, auquel elle avait depuis longtemps donné son cœur.

Jean Feurand était, en effet, un enfant de Pierrecourt. Il était le fils d'un vieux sergent, retraité sur le tard et qui l'avait eu dans sa vieillesse. Son père l'avait, de tout temps, destiné au métier des armes et il s'était engagé dès ses dix-huit ans pour se conformer au dernier vœu du vieillard. De la grosse cavalerie, où il était entré, il avait passé dans la gendarmerie.

C'était un grand, fort garçon, taillé en athlète, mais aussi bon que fort.

Sa mère n'avait qu'un bien maigre champ à cultiver, quand son père était mort, et pour l'aider l'enfant était devenu pâtre. Jadis, souvent quand il passait devant le Grand-Cerf, le père Bastien lui avait dit un mot gracieux, en souvenir de son père, le sergent, un vieux brave qu'il avait connu. Souvent Flavie avait partagé avec lui son pot-de-camp, sa tartine de pain bis couverte de lait caillé, et lui, dans le silence du bois, avait tressé des corbeilles à sa petite amie, creusé de délicates assiettes dans des morceaux de sapin, ramené au logis ses poules égarées.

Il avait été peu à l'école et Flavie, qui était savante, prenait plaisir, les jours de congé, de le rejoindre au bois, de le faire lire dans ses livres, de lui enseigner le peu qu'elle savait. Ils s'étaient liés ainsi. Lui le grand, le fort, le robuste, le haut chêne de la forêt avec la plante mignonne, qui croissait à son ombre. Elle avait été le lierre qui s'attache à l'arbre, l'enguirlande de son feuillage, l'en revêt comme d'une autre parure et se noue à lui pour vivre et mourir avec lui sous la hache du bûcheron.

Les deux enfants s'étaient aimés de la sorte sans se le dire, sans le savoir, doucement par habitude. Quand un gamin du village faisait une farce à Flavie, la poussait dans le Bagnolet, renversait sa cruche à la fontaine, dispersait ses volailles, éclaboussait ses cottes, ou lui jetait des boules de neige, il n'avait pas achevé sa polissonnerie que la justice humaine apparaissait soudain à point nommé. C'était Jean, le redresseur des torts, qui le saisissait, lui administrait une volée ou lui tirait les oreilles, suivant le plus ou moins de gravité du délit.

De là était né ce sentiment, qui en grandissant, avait amené les jeunes gens à se dire qu'ils s'aimaient, juste il y avait un an de cela à la dernière fête patronale, alors qu'ils avaient dansé ensemble et que Jean, suivant son habitude, était venu en permission à Pierrecourt.

Mais la mère Pétronille n'était pas de cet avis et bien qu'elle eût trouvé bon jadis, que Jean fût leur obligé, non d'elle, mais de son mari, car par principe elle ne donnait jamais rien aux mendiants ni à leurs enfants, qu'elle trouvât très naturel

qu'il défendît sa fille contre les rustauds du village, qu'il la suive au bois, pour la protéger contre les loups, l'autoriser à plus lui déplaisait.

Quand elle constata que l'affection des deux enfants prenait un caractère plus intime, elle expédia Flavie en ville au couvent des Clarisses. La jeune fille y avait passé trois ans, s'était fort policée, mais n'en était pas revenue avec moins de plaisir au village.

Jean était loin alors, aux colonies. Il en était revenu l'année précédente. Les jeunes gens s'étaient revus, fiancés en cachette. Le père disait : oui, la mère répondait : non, et il eût fallu que l'un ou l'autre cédât, quand ce printemps même, la mère Pétronille avait trouvé un aide précieux pour contrecarrer ce projet. Ce secours inattendu s'était trouvé dans le sieur Luigi Arbello, maître maçon, tâcheron aux travaux du fort de Pierre-court, alors en construction.

Ce n'était pas la première fois que cet homme venait dans le pays, c'était pour elle une ancienne connaissance.

En effet, du temps où Flavie était en pension, un certain matin d'avril, une bande de Piémontais avait débarqué du chemin de fer. Vêtus d'habits de forte moleskine jaune, le chapeau mou sur le chef, le parapluie de coton rouge sur l'épaule, au bout duquel pend un sac de voyage contenant avec un trousseau très sommaire leur attirail de travail, ils étaient arrivés à Pierre-court.

Leur chef, le seul d'entre eux qui sût le français, les amenait aux chantiers d'un grand entrepreneur de terrassements pour les premiers travaux du fort en question. C'était un curieux spectacle que de voir ces hommes grands, forts, robustes, suivant de confiance par delà les monts, à des centaines de lieues loin de leurs villages, le commandant de leur groupe, qui allait débattre avec les futurs patrons les prix de leur main d'œuvre.

Luigi Arbello, le conducteur de la bande, était, déjà, plusieurs fois, venu en France, mais comme apprenti, comme compagnon ; à ce voyage il avait été promu chef d'escouade.

C'était un paysan débrouillard, né dans la vallée d'Aoste, fort, robuste, nerveux, intelligent, âpre au gain, un garçon agile, actif, audacieux, plein d'entraînement et de feu. Il ne répugnait pas à l'ouvrage. Sobre comme tous ses congénères, ne buvant toute la semaine que de l'eau claire, il savait se contenter pour toute nourriture d'une polenta quelconque ou d'un plat de macaronis, complétant ses repas d'un radis noir et deux fortes livres de pain.

Jamais on ne le voyait dans une auberge à moins d'avoir à embaucher un ouvrier ou à régler avec un tâcheron. Peu à peu, il avait pris goût à son métier, s'y était instruit et était devenu un chef ouvrier, terrassier et maçon, fort habile.

A chaque paie, il était dès lors l'un des premiers au bureau de poste pour envoyer au-delà des monts tout ou presque tout son gain.

Les parents avaient pu alors acheter des champs bout à bout et se faire dans leur pauvre pays un tel domaine, que le fils en avait grandi en importance aux yeux de ses camarades. Quand il avait fallu cette année-ci choisir un chef pour aller en France, son nom s'était imposé autant par l'instruction, l'expérience qu'il avait de plus que les autres que par la situation de ses parents.

Luigi Arbello était donc arrivé ce printemps-là en tête de ses compagnons et quand il traversa Pierrecourt avec sa suite, il marchait d'un air conquérant, donnant parfois un coup d'œil sur ses camarades, pour qu'ils ne se débandassent point, échangeant rarement un mot avec eux. Et gaillard, haussant sa taille élevée, frisant sa moustache et se sacrant à ses yeux le plus beau des Piémontais, le ravageur des cœurs, le plus capable, le plus malin de tous les tâcherons passés et futurs pour rouler les entrepreneurs, les camarades et s'en faire de beaux écus sonnants, il s'était arrêté à l'auberge du Grand-Cerf.

Il avait, depuis deux ans, ébauché d'étroites relations avec la mère Pétronille. Il était venu quelquefois à la maison et pour une bouteille de vin, pour un cruchon de bière, pour faire plaisir à la maîtresse de l'auberge, il avait à ses heures de loisir, bouché un trou, pratiqué une ouverture, remis des tuiles, sarclé le jardin, blanchi la façade et repeint à neuf le Grand-Cerf.

Tout en s'employant ainsi, il n'avait pas perdu son temps ; il avait fait causer dame Pétronille, la savait riche, mère d'une fille unique, qu'on éduquait à la ville. Il avait vu la petite, elle lui avait plu et maintenant il était revenu, décidé à l'épouser, à s'établir à Pierrecourt et à y devenir un gros entrepreneur.

La mère Pétronille, en fine mouche qu'elle était, avait fait causer le gaillard autant au moins qu'elle avait bien voulu causer elle-même. On s'était vite compris, rendez-vous avait été pris pour ce printemps.

L'heure avait sonné et Luigi à son arrivée, au lieu d'aller de suite aux travaux du fort, où déjà une fourmilière humaine poussait des brouettes, charriait des pierres, maçonnait des contrescarpes, Luigi et les siens faisaient halte pour déjeuner sous les tonnelles du Grand-Cerf.

Une troupe aussi nombreuse n'avance pas sans se faire entendre. Flavie, avertie par sa mère depuis plusieurs jours de l'arrivée des Piémontais, avait tous ces temps-là l'oreille aux écoutes.

Quand elle les vit poindre, elle courut à sa chambre, s'y enferma et soulevant un coin du rideau, voulut, par une curiosité féminine des plus excusables, voir sans l'approcher l'homme que ses parents, sa mère du moins, lui destinait pour mari, bien que tout son cœur appartint à Jean, le beau gendarme.

C'est en conquérant que Luigi arrivait. Étalant au soleil levant sa haute carrure, son œil noir toisait cette maison, qui devait être sienne et ce fut avec un sentiment d'indéfinissable angoisse que Flavie l'examina ainsi de loin. Cet homme aux cheveux noirs, au teint bronzé, aux yeux sombres, contrastait avec Jean, son bien aimé, aux cheveux ras, à la moustache blonde, à la bonne figure fraîche et



ronde, aux yeux bleus, vifs et francs. Son Jean au doux parler ne se comparait pas à l'Italien à la voix gutturale, qui faisait halte à leur porte, hélant l'hôtesse.

La mère Pétronille accourait, l'Italien démonstratif l'embrassait chaleureusement, tandis que ses compagnons s'installaient sous les tonnelles et que le père Bastien apportait du vin gris. Les arrivants découpaient leurs miches de pain bis en tranches énormes, les garnissaient de beurre frais agrémenté de gérômé.

Luigi, lui, était entré dans la cuisine. Des œufs pour le chef crépitaient dans la casserole. Il s'était familièrement assis au coin de la cheminée et après avoir échangé quelques menus propos avec le père Bastien.

- La signora Flavie, est-elle revenue ? demanda-t-il à la mère.

- Mais oui, l'automne dernier... Et au fait où est-elle ? Il faut que je vous la présente.

Elle se mit à appeler : Flavie ! Flavie !

Flavie restait sourde.

- Vous prendrez votre pension ici ? interrogea le père.

- Certainement ! Si vous voulez bien m'accepter ?

- Avec plaisir, vous le savez, répondit vivement la mère... Il faut que vous soyez près de Flavie, si vous voulez que la chose se décide cette année.

- Évidemment ! Mes parents sont prévenus et y donnent leur consentement. Pour la fin des travaux on peut fixer la noce.

- Vous allez bien un peu vite, objecta le père Bastien.

- Comment trop vite, interrompit assez vivement sa femme. M. Arbello a notre parole... je pense ?

- Et oui, sans doute, dit le vieil homme timidement. Mais tu sais bien femme... Il y a Jean.

- Qui ça Jean ? interrogea de suite l'Italien.

- Un propre à rien un gendarme d'Épinal, fit avec un ton de mépris la mère Pétronille, un ancien pâtre d'ici, que Flavie connaissait jadis et qui s'est fêré d'elle.

Comme l'Italien voulait s'en inquiéter :

- Ce n'est rien, moins que rien, ajouta-t-elle avec le plus superbe aplomb. Je m'en charge... Faites votre cour, Luigi, et vous un homme sérieux, qui en ferez une bourgeoise, vous n'avez rien à craindre d'un sans sou ni maille comme Jean. Du reste, je l'ai dit : j'en fais mon affaire... Mais elle ne vient donc pas Flavie ?



- Elle dort peut-être encore la signora ? conjectura Luigi.

- Allons donc... Elle a déjà traité les vaches, passé au poulailler. Elle fait les chambres du haut sans doute. Dis donc père, si tu allais voir !

Le père Bastien disparut dans la maison à la recherche de sa fille. C'était tout ce que voulait Luigi, aussi bien que dame Pétronille, pour dresser leurs communes batteries. Entre gens désireux de s'entendre, de faire marché à l'envi l'un de l'autre, l'entente est facile. Cependant les deux complices avaient tant à se dire, que les recherches du père Bastien durèrent un grand quart d'heure, Luigi aurait pu déjeuner deux fois, ses hommes dix, que la conférence tirait à peine à sa fin quand le père et la fille entrèrent dans la cuisine.

Non, la mère Pétronille n'avait pas triché au jeu, la signora valait bien la peine de réparer la maison et de se mettre en frais.

Pour commencer, le madré Piémontais décocha à la jeune fille un lourd compliment et se mit en posture de galanteries avec force paroles aimables. Soit par timidité, soit par indifférence, sinon par répulsion, Flavie n'y répondit que tout juste, se tenant sur un pied de politesse froide, maîtresse d'elle-même, qui exaspéra sa mère.

Sa fille restant impassible, dame Pétronille se mit en frais pour le chef de chantier. Rien n'y fit. La halte cessa sans que les affaires de Luigi s'en trouvassent plus avancées et contraint par l'heure, il dut mener ses compagnons aux chantiers.

## II

A partir de ce jour-là, Arbello prit tous ses repas au Grand-Cerf, y demeura et consacra tous ses dimanches et fêtes à ses hôtes. Il y passa tous les moments de loisir que lui laissaient ses travaux, ne manqua pas d'y rester toutes ses soirées et se mit à faire une cour assidue à la jeune fille. Prévenant, gracieux, affable autant que sa nature rude le lui permettait, il se décidait même lui, l'homme économe et peu donnant d'ordinaire à lui offrir toutes sortes de bibelots peu coûteux : rubans, fleurs ou modestes bijoux en doublé, qui pouvaient, pensait-il, l'avancer dans ses bonnes grâces et hâter ses affaires.

Rien n'y faisait. Flavie acceptait ses attentions parce qu'elle ne pouvait faire autrement, sans encourir les reproches de sa mère. Les exhortations, les sermons, les reproches glissaient sur la jeune fille comme les cadeaux ; l'amour pour le Piémontais n'entraît ni dans son cœur, ni dans son esprit.

Et comme un jour dame Pétronille la pressait plus fort, allant jusqu'à de gros mots :

- Je ne suis pas pressée de me marier, lui dit-elle. J'ai tout le temps, maman.

- Dis-tu oui enfin ? fit l'aubergiste exaspérée.
- Je ne dis pas non, j'ai besoin d'y réfléchir.
- Voilà trois mois que cela dure !
- Mais puisque ce ne peut être que pour l'automne.
- Tu écris toujours à Jean, je parie...

Flavie, pour ne pas mentir, se taisait alors. Oui, elle écrivait au gendarme et il lui répondait. Le père Bastien gagné à leur cause, en haine de l'Italien, qui encombraient tout chez lui, servait de messenger. Il se chargeait de l'échange de la correspondance entre les amoureux, alors qu'il allait aux foires d'Épinal, les premier et troisième mercredi de chaque mois. Jean ne manquait pas de trouver le père Bastien sur le champ de foire ou à l'auberge, où il descendait. Il recevait quelques lignes de Pierrecourt et glissait dans la poche du bonhomme une missive à l'adresse de Flavie.

Deux fois même en inventant des prétextes : d'urgents achats de toilette, de mercerie, d'épicerie, la jeune fille avait été du voyage.

Un peu trop de joie, d'animation au retour, des réponses plus sèches à Luigi, avaient fait prendre la mouche à dame Pétronille. Cela avait manqué se gêner, et dès lors les courses à la ville lui furent interdites. La mère se chargea des commissions, accompagna le père et Jean averti, prudemment, ne quittait pas l'enceinte de la gendarmerie ces jours-là.

Les amoureux avaient alors confié leur secret à la poste et malgré la surveillance de la mère Pétronille, de Luigi, jusqu'à cette veille de fête, tout avait cheminé sans encombre.

Flavie était donc retournée à son repassage, le cœur bien gros, les yeux pleins de larmes. Elle acheva rapidement sa besogne, emporta sa toilette de fête et dans le silence de sa chambrette lut et relut tout ce que son amoureux lui disait de sa joie naïve de la revoir, de la promener à la fête du lendemain et de la faire tourner au dansoir.

Profitant ensuite de ce que sa mère était trop affairée pour s'occuper plus longtemps d'elle, elle alla tout confier à son père. Elle le mit sans peine de moitié dans ses intérêts. Dès lors se sentant forte de deux solides appuis contre la tyrannie de sa mère et les entreprises de Luigi, elle se décida, par bonne politique, d'être ce jour-là moins sévère que d'habitude envers le Piémontais.

Dame Pétronille en conclut que sa semonce portait son fruit, Arbello que sa cour avançait et sous le coup de cette illusion, il alla passer partie de l'après-midi de ce samedi de paye à Épinal, pour n'en revenir que tard dans la soirée avec deux de ses compagnons, tous trois ployant sous le faix de leurs emplettes, que les Italiens déposèrent secrètement dans l'appartement de leur chef.

L'aube blanchissait, les coqs sonnaient la diane et tout Pierrecourt à cet appel se mettait à l'œuvre.

Au Grand-Cerf, le branle-bas commençait et les fourneaux s'allumaient ; dame Pétronille mettait son monde en train et Flavie, en costume léger, allait, venait de ci, de là, préparant la table où les parents, les invités particuliers de la maison devaient dîner loin des clients ordinaires, après le grand coup de feu.

Et comme elle avait plaisir à parer cette table de la belle vaisselle fleurie des grands jours, du gros linge damassé bien blanc, qu'elle avait filé en partie et que leur voisin avait tissé sur son métier à bras.

Tout en vaquant à ces apprêts, Flavie trouvait le temps d'aller jeter un coup d'œil par la fenêtre ; d'heure en heure, elle voyait arriver tous les gens des environs. Tout ce monde endimanché se répandait dans le village. C'était un bruit, un brouhaha extraordinaire.

Au Grand-Cerf, dans la grande salle, des buveurs étaient attablés, on cassait une croûte, en trinquant déjà avec du vin gris haut la main. Les ouvriers Italiens étaient venus comme à la cantine, Luigi les régala à ses frais.

Tout à coup voyant passer Flavie, le Piémontais se leva, fit un compliment priant la signora d'accepter un nœud de rubans verts et un médaillon d'argent ciselé. La jeune fille accepta courtoisement et prenant prétexte de son ouvrage, disparut rapidement.

De nouveaux chars arrivaient. Son petit cœur battait la tramontane, sur l'un d'eux elle avait aperçu le beau gendarme. Tout flambant dans son plus bel uniforme, son képi bleu un peu sur l'oreille, sa large poitrine aux blanches aiguillettes où déjà brillait la médaille du Tonkin. Leurs yeux se rencontrèrent et sans qu'ils se fussent parlés, ils s'étaient salués et compris.

Flavie s'empessa autour des arrivants, embrassa ses parents et dans l'encombrement sa main rencontra celle de Jean.

- Quand vous verrai-je Flavie ? fit-il tout bas.

- Je vais à la grand'messe de dix heures, dit-elle sur le même ton. Tâchez de m'y accompagner sans être remarqué de Luigi ni de ma mère !

Il était temps, la mère Pétronille survenait à son tour, accueillant bruyamment les arrivants et Luigi avait paru à la fenêtre, examinant le gendarme, qui, dans les groupes, ressortait comme un point de mire.

Jean Fairaud alors salua son hôtesse, qui tourna court pour lui faire comprendre sans détour qu'elle le souhaitait bien à cinq cents lieues du Grand-Cerf. Le père Bastien, au contraire, l'emmena de suite avec les autres hommes et tandis que le beau sexe allait se défriper un peu dans les chambres du haut, les messieurs se rafraîchirent.

Bientôt les cloches de l'église sonnèrent à grande envolée et dans l'auberge tout le monde, sauf dame Pétronille et ses servantes, se mit à sortir à cet appel.

Luigi, occupé de ses ouvriers, avait perdu de vue le gendarme. Très observateur des formes religieuses, il quitta la salle à son tour se disant qu'il ne tarderait pas à retrouver son rival facilement reconnaissable dans ses atours militaires.

Jean connaissait mieux que lui les habitudes locales, il avait quitté l'auberge en traversant l'aire de la grange et c'est au jardin qu'il attendait Flavie. Cette dernière avait fait durer sa toilette, tant que tout le monde était là ; mais quand elle eût vu tous les invités sur la route, elle passa sa robe, mit son chapeau et se glissant par la cuisine :

- Maman, je vais à la messe, annonça-t-elle.

- Il y a tant à faire, tu devrais rester, bougonna la mère Pétronille. M. le curé ne t'en voudrait pas !

- Aujourd'hui, le jour de fête de ma patronne, manquer l'église ?

- C'est bon va, répondit sa mère affairée et la regardant un instant : Luigi t'avait donné des rubans verts, reprit elle. Tu en mets des bleus ?

- Je les avais cousus hier sur ma robe. C'est papa qui me les a apportés d'Épinal, à la dernière foire.

- J'y étais... Je ne me souviens pas de cette emplette.

- Si bien, je vous assure !

- Si bien... C'est encore de Jean ! Je le parierais... Je devrais te les arracher...

- Maman ! fit Flavie en se dérochant aux mains de sa mère.

- C'est bon va, mais tu sais... prends garde ! Si Jean te fait la cour, je le mets à la porte sans grand fracas.

Flavie était sortie. Elle non plus, ne suivait pas la route ordinaire ; elle préférait prendre, le long des prés, un sentier qui s'allongeait pour arriver à l'église.

Au coin de la haie du jardin, une ombre se projetait :

- Flavie, fit une voix émue. Enfin te voici !

- Oui, c'est moi, Jean !... Es-tu content d'être venu ?

- Si je suis content, ô ma chérie... Il y a si longtemps que je ne t'ai ni vue, ni parlé.

- C'est vrai ! Mais tu sais tout ce qui se passe ici et nous avons juste le temps d'en causer.

- Non, laissons cela, dit doucement le gendarme. Appuie-toi sur mon bras. Dis-moi seulement que tu m'aimes, que tu ne sera jamais la femme d'un autre que de ton Jean et alors... que m'importent Luigi, ta mère et le reste.

- Je t'aime, mon Jean ! lui répondit-elle tout bas en s'appuyant sur son bras. Tu le sais bien !...

Et doucement serrés l'un contre l'autre, tout à leur pur amour, Jean et Flavie, marchant le long du sentier fleuri, frôlant les hautes herbes, sous la pluie rosée qui, des cerisiers, tombait sur leurs têtes, heureux, épanouis, perdus, comme seuls au monde, ils trouvaient que le chemin pour aller à l'église était bien court ce matin-là. Ils avaient tant de douces choses à se dire, de souvenirs communs à évoquer et de joyeuses pensées d'amour plein le cœur à se confier.

Mais le chemin s'arrêtait et l'extase finit avec lui. Ils étaient à la porte du temple et en se séparant, ils s'offrirent mutuellement comme en signe de communion la goutte d'eau sacrée du bénitier.

A l'entrée sous le porche, Luigi les avait vus venir ensemble le long de la sente fleurie et quand le couple amoureux passa près de lui sans le voir, noyé qu'il était dans sa divine extase, il les regarda d'un mauvais regard. Il serra les dents, blêmit et murmura :

- Je te réglerai ton compte, beau gendarme, et Flavie sera à moi.

Les offices finies, la foule endimanchée s'écoula lentement. Les hommes stationnèrent sur les marches, devant l'église, s'informant des nouvelles du jour, causant politique et mercuriales. Les vieilles gens s'arrêtaient sur les tombes, et en ce jour de fête récitaient un *orémus* en mémoire de ceux qui dormaient sous leurs pieds. La jeunesse était déjà loin, elle s'égrenait sur la route, s'arrêtait aux boutiques des forains, y palpait les étalages de tant de choses enviées. Les gamins, pleins de convoitise, dévoraient des yeux le bazar à treize sous, les pains d'épices dans leurs papiers dorés, les sucreries alléchantes que les guêpes en bourdonnant espéraient prendre d'assaut.

Toutes ces toilettes claires, ces blouses, ces habits noirs égayaient la route poudreuse et les tentes grises des camelots. Au milieu de tous, comme deux clochers rivaux, émergeaient la haute taille de Luigi, la forte stature de Jean avec son képi bleu galonné de blanc.

La table n'était pas encore prête ; les hommes furent invités à boire un coup et dans un coin de la tonnelle, le père Bastien fit à ces hôtes les honneurs de sa cave.

Les dîners des jours de fête sont longs à la campagne. C'est un défilé pantagruélique de platées de viandes, de poissons, de gâteaux sous toutes leurs formes. Il semble qu'on y doive manger pour toute une année, c'est plus que de l'abondance, c'est de la profusion. Le père Bastien n'y ménageait jamais ses fidèles et

c'était une vraie rangée de bataille que toutes ses bouteilles massées en bon ordre dans un coin de la grande salle.

Les convives furent vite casés, si nombreux qu'ils pussent être et bientôt ce fut un bruyant cliquetis des fourchettes et des couteaux piquant dans les assiettes. Flavie aidait au service, cent fois quittait sa place pour aller à la cuisine chercher des plats de renfort, puis, sans ostentation savait prendre sa place en face de Jean.

Ce dernier mangeait sobrement, buvait de même et la suivait des yeux, répondant à ses sourires, à ses attentions. Hors de là, indifférent à tout ce qu'on disait autour de lui, à moins d'être directement mis en cause.

Luigi, au contraire, plein de jactance, avait le verbe haut, railleur, cherchait des escarmouches tout en mangeant peu et en vidant rarement son verre. Quand Flavie avait passé à sa portée, il lui avait dit qu'elle ne le regardait guère, que la mère Pétronille lui avait recommandé cependant de s'asseoir près de lui à table, qu'elle lui devait une promenade le long des baraques et plusieurs tours de valse à la danse le soir.

Flavie ne disait ni oui, ni non, répondait gracieusement tout de même. Comme l'on fait, quand on a le cœur joyeux et qu'un léger ennui n'y peut peser. Elle l'évitait néanmoins de son mieux.

Le repas se termina à la longue. Les gens pieux allèrent aux vêpres, les hommes mirent l'habit bas et s'en allèrent, en bras de chemises, jouer aux quilles. La lutte y fut bientôt circonscrite sans que Jean l'eût voulu ; entre lui et le Piémontais, chefs des deux camps, ils eurent des chances diverses. On but quelques *moss* de bière, puis les dames étant revenues, galamment on quitta le jeu pour aller voir la fête.

Luigi, tout aussitôt, offrit son bras en jetant à Jean un si mauvais regard, que Flavie, pour éviter une esclandre, l'accepta sans mot dire. Mais il eût beau la promener de boutique en boutique, pas un étalage forain ne put la séduire et de guerre lasse pour ne pas le contrarier outre mesure, elle céda à ses instances et consentit à tenter la fortune.

Après bien des coups infructueux, elle décrocha enfin un gros lot... une soupière de faïence très bariolée.

- Ce sera pour notre ménage, fit Luigi câlinant.

Flavie fit comme si elle ne comprenait pas. L'Italien insista :

- Mais vous n'êtes donc pas disposée à vous marier ?

- J'ai bien le temps, répondit-elle.

- Ce n'est pas ce qu'on dit au village !

- Ah ! et que dit-on ? fit la jeune fille soupçonneuse.

- Que si vous le vouliez, vous seriez mariée bientôt !

- Avec qui ? demanda-t-elle, pendant que sa main fiévreuse se crispait sur le bras de son interlocuteur.

- Ah ! Mlle Flavie, vous le savez bien. Il y a un homme à Pierrecourt qui vous aime, vous rendrait heureuse entre toutes. Il a une belle situation, un avenir assuré.

Et comme elle se taisait, refusant encore de comprendre le langage très clair du Piémontais, celui-ci brûlant ses vaisseaux ajouta :

- Vous avez pu avoir d'autres idées ; mais elles ne seraient pas sages. Vos parents ont fixé définitivement leur choix !

- Et ce choix, c'est vous M. Arbello ? dit-elle résolument.

- Vous l'avez dit, reine de mon cœur.

- Eh ! bien franchise pour franchise, M. Arbello, répliqua-t-elle avec une vivacité singulière. N'y comptez pas trop !

- Pourquoi ? fit-il tout nerveux à son tour.

- Parce que j'en aime un autre... et que lui vivant, jamais je n'en épouserai d'autre.

Luigi lâcha brusquement le bras de Flavie.

- Lui vivant ! murmura-t-il. Le gendarme, le propre à rien, qui n'a ni sou, ni maille !

- Que vous importe !... Lui ou un autre ?

- Lui, c'est lui. Je le savais !

Et se calmant tout à coup, il ajouta :

- Vous y tenez beaucoup ?

- Plus qu'à tout en ce monde !

- C'est votre dernier mot ? Vous ne voulez pas de moi, est-ce dit ?

- Mais...

- Oui ou non ?

- Non... c'est dit alors.



- Malheureuse ! exclama-t-il et ne maîtrisant plus sa colère, pour ne point battre devant tous cette obstinée, Luigi Arbello planta là Flavie pour se perdre rageusement dans la foule. La jeune fille se rapprocha des autres groupes et sans peine y retrouva son ami Jean. Brièvement elle le mit au courant de sa conversation avec l'entrepreneur.

- Je m'y attendais bien, dit-il.

- Aussi, mon Jean, reprit Flavie, il ne te faut pas rester ce soir ici.

- Et pourquoi ?

- Parce que tu voudras me faire danser, que cela fâchera Luigi et que ce dernier, dans sa colère, est capable de tout.

- Tu n'y penses pas, ma chérie ! D'abord c'est convenu nous irons au dansoir. Et puis me crois-tu d'humeur à m'effacer devant ce gâcheur de mortier ?

- Je t'en supplie Jean ! fit Flavie prête à pleurer.

- Non, foi de gendarme ! Un soldat recule-t-il ? S'il t'insulte, qui serait là pour te défendre, si ce n'est moi ?

- Oh ! j'ai grand peur, Jean !

- Allons donc, il n'y aura rien et après tout n'ai-je pas ta foi ?

- Oh ! oui. Mais sois calme, prudent autant que fort !

- Je te le jure !

L'heure du souper étant venue, on l'expédia hâtivement, pour la forme. Après l'énorme repas de midi, on n'avait plus le goût de se remettre à table. Flavie demanda à son père l'autorisation d'aller au dansoir, le pria de l'y accompagner.

Jean avait pris les devants, mais quand dame Pétronille vit sortir le père et la fille, elle les arrêta au passage. Mise au courant par Luigi de l'incident survenu entre Flavie et lui, elle reprocha amèrement à sa fille son attitude envers son amoureux, lui déclarant qu'elle avait beau se mettre Jean en tête, qu'elle ne l'épouserait jamais, foi de Pétronille, et que si elle avait l'intention de refuser Luigi au dansoir, qu'elle ne sortirait de la soirée.

Le père voulut intervenir dans la discussion, mal lui en prit, lui qui ne s'en mêlait que rarement et il s'en fit dire de cruelles. Mais comme il se sentait appuyé par sa fille, comme après tout le bonhomme voulait qu'elle fût joyeuse et heureuse ce soir-là, il finit par couper court à l'entretien et avec une autorité que sa femme ne lui avait jamais connue, il déclara hautement qu'après tout le maître c'était lui et non cette patte d'ours d'Italien, qui sortait on ne savait d'où, qui commandait chez lui et que pour lui en ôter le goût, il le jetterait le lendemain à la porte du Grand-Cerf.

- Tu es donc deux fois fou, mon homme ? Ce Jean t'a ensorcelé, s'écria la mère Pétronille en entendant un tel discours, si rare dans la bouche de son mari. Avant qu'elle ait pu se remettre de son ahurissement, le père et la fille avaient disparu.

Luigi survint fort à propos. Il avait entendu toute la dispute et comme dame Pétronille cherchait à le monter encore :

- C'est bon, lui dit-il, laissez-moi faire. Un de nous deux est de trop ici. J'ai mon moyen ! Je le ferai filer ce soir une fois pour toutes, le beau gendarme.

Sous la toile lisse, éclairés par des quinquets fumeux, trois musiciens : un piston, une clarinette, une contrebasse faisaient rage. Sur les planches grossières, à demi rabotées, une foule de blouses bleues, de têtes coiffées de bonnets, de chapeaux, de casquettes sautaient bruyamment en cadence. Les garçons, le cigare aux dents, tenaient leurs danseuses par les épaules ou leur enserraient langoureusement la taille.

Flavie s'était assise sur un banc le long de la paroi à côté de son père, quand Jean, qui s'était mis plus à l'aise en passant une blouse et des pantalons de coutil, vint l'engager pour une danse.

Elle accepta et se levant prit le bras qu'il lui offrait. Elle eût bien voulu lui parler, lui dire ses appréhensions, le courroux de sa mère et le prémunir d'un danger qu'elle sentait venir. Mais comment lui parler dans cette foule, dans ce brouhaha de musique et de conversation ? Le mieux était de se livrer à son plaisir, de danser à l'égal de ses compagnes. Jean avait passé son bras autour de sa taille, elle se laissa enlever par son élan, suivit le rythme et ne songea plus qu'à la joie de se sentir soutenue par lui.

La danse passa, puis une autre, puis une suivante et ils allaient poursuivre, se promenant dans l'entr'acte alors que les garçons de la fête tendaient leurs cordes pour assurer les recettes, quant tout à coup ils remarquèrent que Luigi, debout contre la paroi, les regardait venir.

L'expression de son visage était sombre, bien qu'il essaya de l'éclairer d'un sourire, qu'il voulait rendre gracieux.

- Mlle Flavie, dit-il, j'ai retenu avec vous quelques danses vous en souvenez-vous ?

- Je suis engagée, dit la jeune fille se rappelant leur conversation précédente et son brusque départ.

- Pour toute la soirée ? insista-t-il.

- Peut-être bien.

- Ce ne serait pas poli, ni aimable pour moi. Je pense que Monsieur me cédera son tour un instant, insista Luigi redevenu plus sombre en indiquant le gendarme.

Jean allait répondre, Flavie le prévint.

- Certainement alors, dit-elle. Ce sera dans un instant.

Le couple se remit à marcher.

- Oh ! Flavie, pourquoi y avoir consenti ? reprocha Jean.

- Parce que je ne veux pas de querelles ici.

- Qu'importe !

- Il importe beaucoup. Parce que je t'aime, et si c'est un sacrifice... il est nécessaire.

- Soit, je m'incline, mais...

- Je te défends de le quereller. Déjà tu t'es mis en civil !

- Pour être plus libre de mes mouvements.

- Non, je comprends tes motifs... Et tu m'aimes n'est-ce pas ?

- Oui, je t'aime, ma Flavie !

- Jure-moi alors de ne pas provoquer Luigi !

Jean parut hésiter, il serra les poings rageusement.

- Je quitte le bal à l'instant, si tu ne le jures pas !

- Eh ! bien... je le jure !

Ils se serrèrent la main ; la danse reprit son cours. Quand l'orchestre cessa ses accords, Flavie revint s'asseoir auprès de son père et Jean se mit au port d'armes devant elle. Luigi arriva sur le champ, Flavie se leva et le suivit sans mot dire dans la foule.

- Mademoiselle, commença-t-il, je vous demande pardon de mon emportement de ce soir ; mais il y a si longtemps que je désirais vous voir à mon bras, pour vous dire tout ce que mon cœur éprouve.

- Ce n'est guère le lieu ici non plus de causer de pareilles choses, dit Flavie. On ne s'entend pas et du reste, je vous l'ai dit franchement à la foire, vos assiduités me gênent.

- Votre cœur n'est donc vraiment pas libre ?

- Je vous ai fixé à cet égard, pourquoi y revenir encore ? Croyez- moi, reportez vos attentions sur quelque autre jeune fille du village, il y en a nombre de jolies,

bonnes et riches. Plusieurs vous sauraient gré d'une telle recherche. Tandis que moi ...

- Oui, le gendarme... ce gueux. Eh bien, nous verrons... et il grommela à nouveau : J'en verrai la fin !

- Dansons, reprit Flavie avec autorité, vous m'avez engagée pour cela.

Ils se mêlèrent dans la ronde, mais ils manquaient d'entrain et après trois danses, Flavie revint prendre sa place sur le banc, se déclarant très fatiguée. Luigi s'assit à côté d'elle et chercha à entamer la conversation. La jeune fille n'y répondait que par monosyllabes, se tournant toujours vers son père, vers Jean qui la couvait des yeux.

- Si tu es fatiguée, Flavie, dit le père à la longue, rentrons à la maison.

- Je le veux bien, fit-elle d'un ton angoissé.

- Bonsoir, Messieurs, dit le père, en tendant la main aux deux hommes.

Jean s'avança aussitôt :

- Vous accepterez bien mon bras, Flavie ? demanda-t-il.

- Et pourquoi pas le mien ? gronda le Piémontais.

- Celui de mon père me suffit, répondit la jeune fille toujours anxieuse de la querelle qu'elle sentait prête à naître.

La nuit était belle, le ciel semé d'étoiles innombrables, les lumières des baraques foraines éclairaient gaiement la route sinueuse conduisant à l'auberge. Les trois hommes s'installèrent dans la grande salle, on trinqua sur un coin de la table et Flavie disparut non sans avoir jeté à Jean un dernier coup d'œil lui recommandant le calme et la prudence.

Une fois dans sa chambre, à demi dévêtue, Flavie ne se coucha pas. Elle était trop enfiévrée, trop anxieuse et elle ne pourrait s'endormir, se disait-elle, que lorsqu'elle aurait entendu les hommes se disperser. Elle souffla sa lumière et entrebâillant sa porte, faisant jouer l'espagnolette de sa fenêtre pour dire à Jean un dernier bonsoir ; elle écouta en silence ce qui se passait dans la pièce du bas.

Les trois hommes se séparèrent au bout d'une bonne demi-heure. Luigi habitait le Grand-Cerf, Jean allait coucher chez des amis à quelques maisons plus loin. Elle entendit d'abord son père gravir l'escalier à pas lents, puis la porte de la maison s'ouvrir et se refermer, alors elle se pencha à la croisée.

- Jean, appela-t-elle, Jean !

Le jeune homme l'entendit, se retourna et venant au ras du mur :

- Bonsoir Flavie, fit-il en lui envoyant un baiser de la main. Te verrai-je demain matin ?

- A quelle heure pars-tu ?

- A cinq heures avec les Dieudonné.

- Je serai à la voiture.

- Au revoir !

Du geste elle lui adressait un dernier adieu. Son regard le suivait dans la nuit, quand épouvantée, elle se sentit prise par la taille, deux bras l'enserraient.

- Ah ! Ah ! l'amoureux n'en aura pas la prime de la signora, ricana Luigi.

Car c'était lui venu en tapinois.

- M. Luigi, articula Flavie suffoquée. Lâchez-moi !

- Et de quoi la belle, fit grossièrement l'agresseur. Tu seras ma femme... je l'ai juré.

- Laissez-moi ou je crie au secours...

Mais Luigi, sans se préoccuper de ses protestations, la tenait toujours contre lui. Alors elle fit un mouvement désespéré, s'arracha à son étreinte, courut à la fenêtre et jeta dans la nuit un long cri d'angoisse.

- Jean !... Jean !... Au secours !

Luigi l'avait reprise. Elle se débattait toujours et l'Italien s'exaltait devant cette résistance.

.....

Tout à coup, les deux montants de la fenêtre s'ouvrirent sous une violente poussée du dehors et la haute silhouette de Jean se découpa sur le ciel sombre.

Aux cris de la jeune fille, prévoyant un drame, il était, en courant, revenu sur ses pas. S'aidant des branches d'un poirier, il avait, à la force de ses poignets, escaladé le mur, atteint la fenêtre. Il arrivait à temps, il venait en justicier. A sa vue, le Piémontais lâcha prise et se tournant vers le nouvel arrivant :

- Ah ! tu viens, gredin, hurla-t-il plein de rage. Je t'attendais. Tant mieux, je vais te faire passer le goût du pain.

Il s'élança sur le gendarme et une lutte corps à corps s'engagea entre eux. Féroces, terribles, haineux, les deux hommes roulèrent sur le plancher, cramponnés l'un à l'autre.

.....

Le bruit avait fini par effrayer le père, attirer l'attention de la mère Pétronille, et décider même les derniers buveurs à quitter la table.

Tous étaient accourus des lumières à la main, il n'avait pas franchi le seuil de la chambre, que deux cris lugubres se faisaient entendre : l'un plein d'angoisse et de souffrance, l'autre fou de rage et de colère.

Flavie était évanouie. Jean debout, adossé à un meuble, sa main appuyée sur sa poitrine contenait le sang qui rougissait sa blouse bleue.

- Et Luigi ? interrogea, après un rapide coup d'œil, la mère Pétronille effarée.

Jean de sa main ensanglantée, désigna la croisée ouverte.

L'assassin s'était sauvé par là.

.....

Six mois après, la cour d'assises des Vosges jugea, par contumace, Luigi Arbello et le condamna, pour tentative d'assassinat sur la personne de Jean Fairaud, aux travaux forcés à perpétuité.

La blessure de Jean avait été grave, mais il put s'en guérir assez vite grâce aux soins de sa chère Flavie. Mariés, ils ont quitté Pierrecourt et les Vosges. Fairaud est brigadier dans le Centre, il est médaillé. Avec lui, les pattes d'ours n'ont qu'à se bien tenir, il ne les manquera pas.

Quant à dame Pétronille, elle cuisine toujours au Grand-Cerf. On y vient encore manger des matelotes, mais les travaux du fort de Pierrecourt sont achevés et plus aucun Piémontais ne boit à l'ombre de ses tonnelles. Elle sait peut-être où est Luigi. On assure dans le pays qu'elle ne veut pas le dire, bien qu'elle ait su lui faire parvenir, au mépris des gens de justice, tout ce qu'il avait délaissé chez elle. Il y en avait gros assurent les commères, mais nul n'en a rien su au juste.

Publié dans *l'Annuaire général des Vosges* 1891, par Léon Louis, p. 14-35.